

Lo vîlhio dèvesâ

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **71 (1932)**

Heft 32

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.



PE LE TRIBUNAU

TOT parâi, quand faut passâ pè lè tribu-
nau, cein n'è pas asse guié que d'allâ
à n'on repé d'èpâo et d'èpâosa. L'è veré
qu'à la trâblia dâo repé lâi a pas soveint atant
de mince guieu que pè lo tribunat. Faut vo dere
assebin que, lè, lâi a on bet de baragne, et que
lè croûto guieu sant de la part delè. De l'autro
côtè lâi a lè dzudzo. Stausse, se fâ bon lè rein-
contrâ quand sant pas ein tenâblia et trinqua
avoué leu, quand sant su l'âo chôla de dzudzo,
sant regnâ et refregnu quemet dâi dzein que
vant à la porsuïta d'einterrâ d'on moo.

L'è veré, avoué ! assebin ! peinsâ-vo vâi quand
faut demèclliâ la veretâ à ti cliâo coo que dyant
mé de meinte que de resto. Quin travail épouâ-
reint que l'ant cliâo dzudzo, tot parâi. Ne
pouant pas adî tsantâ, quemet lo chaumo :

« Que l'entreprise est belle ! »

Sarâi oncora rein se n'avant à fère qu'avoué
lè croûto gieu, mâ, lâi a lè z'avocat et stausse lè
faut tsouyi.

L'è que, leu, sant payî po dere dâi dzanlhie et
s'escormantsant po ein trovâ dâi novalle.

Lè dzein preteindant mîmameint — por quant
à mè pu pas lo crère à tsavon ; ma po onna pe-
tite blichâ, l'eîn é idée — eh bin ! vo desé que
lè dzein preteindant que stâo z'avocat, se dyant
la veretâ, lè fotant dedein. L'è l'âo metî assebin
et pu que voliâ-vo ?

On coup, ein avâi ion, on tot fin, crâide-mè,
que pouâve cein dèbliottâ sein quequelhî qu'on
arâi de que fasâi cein âo mécanique. L'arâi pu
dèvesâ tot'onna senanna sein bâire on verro. La
sadze-fenna que lâi avâi copâ lo fi de la leinga,
n'avâi pas robâ sa demi-dzornâ, allâ pî... Dèves-
sâi dèfèindre, âo tribunat, ion de cliâo finne-
route que pouant vo sagnî onn' hommo quemet
on caïon et vo z'achomâ onna fenna quemet on
counet. Clii coo l'avâi tyâ on pouro vilhio po
lâi robâ quauque rappe.

Et que clii l'avocat, faillâi l'ouère, niyîve tot.
Por lî, l'ètai quâso lo pouro vilhio que l'avâi tyâ
lo bregand. M'eînlevâ s'on parâi pas djurâ !
Peinsâ-vâi ! à l'ouère, clii chenapan l'ètai la
cranma dâi pere bûra dâi brave dzein. Quand
l'ètai petit, jamé sè cusiève sein baillî la bouna
né à sa mère-grand et eimbransî sa chère, pllior-
râve quand quaucon tyâve onna motse... et pa-
tati et patata, et pu çosse, et pu cein. Tote lè
fenne segottâvant, tant l'ètai bin de. Mîmameint
que lè dzudzo coumeincîvant à l'âo motî. L'è su
que l'acchounâ (accusé) ètai d'â pllieindre d'avâi
ètâ dobedzî de fère passâ l'armâ à gautse âo
pouro vilhio !...

Tot parâi, lâi avâi su la loûie (galerie) onna
dama que plliorâve pas. Et sa vesena lâi fâ
dinsè :

— Cein vo fâ rein de cein ouère ? Vo n'âi min
de tieu !

Et la dama lâi a repondu :

— Vo crâide clii l'avocat ? Lo cougnaisso prâo,
l'è mon valet ! L'è lo pe grand dzanlhiao que la

terra pouaisse portâ. Quand l'ètai petit, l'è
fouettâ et couistâ mé de ceint iâdzo po sè dzan-
lhie !
Marc à Louis.

LE TROC

L paraît que la civilisation va subir une
régression. C'est H. G. Wells, l'écri-
vain anglais dont les anticipations se
réalisent pour sa gloire et pour notre malheur,
qui l'affirme. Il estime que le malaise qui pèse
actuellement sur le monde n'est que le prélude
d'une période de retour en arrière vers les mé-
thodes surannées, qui bouleverseront toutes nos
habitudes et nos principes d'économie.

Cette funeste prophétie a déjà reçu un com-
mencement de réalisation en France et en Amé-
rique et même en Suisse.

Le troc, moyen d'échange habituel aux pri-
mitifs, y revient à l'honneur. On sait qu'un
groupe de peintres, que les dures conditions de
la vie moderne menacent de réduire à la famine,
exposèrent au Palais des Colonies, des tableaux
qu'ils cédèrent non plus pour de l'argent, mais
pour un vêtement, un sac de légumes, un meuble,
une paire de chaussures, un assortiment de pro-
duits d'épicerie.

Pour une de leurs croûtes, on leur offre quel-
ques miches de pain, pour un de leurs navets,
un sac de pommes de terre, pour un de leurs bar-
bouillages, une barre de savon avec lequel ils se
débarbouilleront. Cette méthode nouvelle ou
plutôt déjà ancienne, puisqu'elle existait au temps
où les jetons et les artistiques coupures qui repré-
sentent de nos jours une valeur soi-disant or
étaient inconnus, est employé non seulement à
Paris, mais également en Amérique. Là-bas, le
fermier commence à régler ses achats en beaux
et bons sacs de blé. Quand il s'offre une auto, il
en acquitte le prix par quelques quintaux de bet-
teraves sucrières. S'il consulte le médecin, il lui
porte pour honoraires une dinde grassouillette
ou un panier d'œufs bien frais. Un collègue ac-
cepterait, paraît-il, pour frais de pension de ses
élèves, un poids convenable de farine.

Evidemment, cela revient au même. L'argent
que l'on remettait naguère à un peintre pour son
tableau lui servait pour l'achat de pain, de vête-
ments et de meubles et l'on peut lui remettre di-
rectement ces objets. Mais je ne nous vois pas
nous munissant chacun d'une botte de carottes
ou de poireaux pour aller prendre le tram, d'un
gigot pour aller au théâtre, d'un tonneau de vin
pour acquitter notre loyer, et je ne vois pas le
musicien payant d'une sérénade sur son piston
le coiffeur qui viendrait de lui couper les che-
veux, sans que celui-ci s'écrie aussitôt : « La
barbe ! »

EMULATION

Le sport a répandu à l'excès partout le
goût de la compétition. Une émulation
maladive pousse tout le monde à vou-
loir se signaler à l'admiration des foules, à faire
mieux ou plus vite ou plus fort que tout ce qui
a été fait jusqu'à présent. Une récente enquête
révèle cet état d'esprit jusque chez les personnes
intelligentes, puisqu'il s'agit des écrivains.
Certains hommes de lettres ont divulgué leur fa-
çon particulière de travailler. Ils se sont tous at-

tribué des manies étonnantes qu'ils pensent con-
stituer une habile publicité. L'un ne peut trouver
des idées que lorsqu'il a fait une heure de mar-
che sous la pluie battante. Un autre ne peut tra-
vailler que de minuit à quatre heures du matin,
dans le plus religieux silence. Une auto qui passe
ou le coup de cloche du premier tramway lui
donne une crise de nerfs et coupe son inspira-
tion. Un autre, un humoriste, ne peut trouver
des idées roses que lorsqu'il est habillé de jaune
et qu'il est assis dans une pièce tapissée de bleu.
Il en est qui ne se sentent en possession de leurs
moyens qu'à leur trente-deuxième tasse de café.
Il en est un qui se donne si totalement corps et
âme, à son sublime labeur, qu'il lui faut prendre
trois mois de convalescence chaque fois qu'il a
écrit un chapitre de roman. L'Angleterre détient
actuellement le record de la vitesse. Un bas-bleu
se dit capable d'aligner quotidiennement 15.000
mots sur le papier et l'a prouvé en bâclant, en
quatre jours, un roman psychologique complet.
L'œuvre, bien entendu, est bourrée de réflexions
profondes, d'espoirs refoulés, de subtils désen-
chantements, de réactions morales. Le titre est
« Journal de la femme d'un officier de marine ».
Evidemment, pendant que son mari voyage dans
l'autre hémisphère, la femme du marin a le temps
de s'ennuyer, de méditer et d'écrire ; mais, à
cette allure, elle risque fort de finir par ennuyer
les autres, et il lui faudra faire un tel achat de
rames de papier, que la solde de son mari n'y
suffira jamais.

Choses et Autres.

PANACÉE

ES gens-là sont les meilleurs clients de
l'« Unic », les nouveaux magasins qui
font courir tant de monde, qui ven-
dent tant de choses ne coûtant presque rien.

Ils y sont d'abord allés timidement, un brin
méfiants ; ils ont fait l'emplette de choses insi-
gnifiantes et probablement inutiles ; puis, peu à
peu, ils ont compris tout le profit qu'on pouvait
tirer d'un magasin où tout est si manifestement
d'un prix dérisoire. Alors, l'« Unic » est devenu
le fournisseur en chef de la famille. Papa y
achète les cadeaux d'anniversaire, les grands,
leurs premières cigarettes ; la fille va y prendre
un repas hâtif le jour où elle n'a pas le temps
de rentrer pour dîner. Les petits y remplacent
les fournitures scolaires égarées ou détériorées.
Quand l'un d'eux part aux emplettes, son panier
au bras et le porte-monnaie maternel serré dans
la main, il dit avec un petit sourire réfléchi :
« Dommage qu'il n'y ait pas de froissure à
l'Unic ! »

L'autre jour, on a remis au grenier le vieux
berceau de la famille et tout le monde a compris
ce geste symbolique : « C'est la crise. Les bébés
sont trop chers ! » A quoi Mario, le système D
du ménage, a répliqué : « Peut-être qu'y-z-en
vendent à l'Unic ! »
Lisette.

Psychologie. — Le client. — Vous annoncez : re-
pas, cinq ou huit francs par tête. Quelle est la dif-
férence ?

Garçon. — Aucune. Ça dépend de la tête.

Pas matinale. — La dame. — Nous prenons le pe-
tit déjeuner à 8 heures.

La nouvelle bonne. — Merci, madame. Mais si je
ne suis pas descendue, inutile de m'attendre !